

Nous nous taisions par respect pour cette douleur poignante.

—Et celui que vous accusez de vous avoir ravi votre fils, reprit Power, quel est-il ?

—Vous le connaissez tous, repartit Matthew, le major Dalrymple.

—Le major ! interrompis-je, et vous étiez à son service !

—Oui, votre honneur, répondit Matthew avec un sourire amer, oui sans doute, j'étais à son service, j'avais quitté tout exprès celui du capitaine Power.

Nous échangeâmes un regard d'intelligence ; nous comprenions tout !

Matthew, loin de dissimuler sa conduite, s'en faisait gloire. Poussé par le désir de la vengeance, il s'était attaché au major comme un mauvais génie. L'ennemi acharné qui éloignait tous les soupirants de Mathilde et de Fanny, et les révélations accablantes des calculs du major Dalrymple, c'était Matthew.

En apprenant que Power était dans la ville de Cork, il avait tout quitté pour le rejoindre ; il se trouvait assez vengé, disait-il ; après l'éclat de cette dernière affaire, Fanny et Mathilde ne rencontraient jamais de mari.

Sparks avait écouté tous ces détails en silence :

Mais Fanny, objecta l'amoureux jeune homme, d'une voix lamentable, Fanny ne figure pour rien dans tout ceci !

—Fanny ! répondit Power : ne demandez rien sur Fanny, ou je vous en apprendrais plus que vous ne voudriez.

—Oui, oui, ajouta Matthew, avec empressement : son honneur n'ignore point.... Je ne veux rien savoir, interrompit Sparks, et il tomba dans une profonde rêverie,

La nuit était belle ; noire traversée fut heureuse et d'autres soins, d'autres amours chassèrent de mon cœur l'image de Mathilde. J'ai mené la vie d'un soldat. Je ne me suis point marié ; Mathilde et Fanny n'ont point trouvé d'époux, ainsi que le vieux Matthew l'avait prévu. Maintenant que je me suis retiré du service, et que la cinquantaine a sonné pour moi, je passe tranquillement mes jours dans mon domaine de Romilly's-Hall ; souvent mes excellents voisins, Sparks et Power, restés garçons comme moi, viennent me visiter ; et alors, songeant à ces deux gacieuses figures de jeunes filles, que le temps injurieux n'a sans doute pas épargnées, mais auxquelles notre imagination a conservé toute leur fraîcheur et tous leurs charmes, nous rappelant les sourires dont elles nous enivraient, et les doux propos d'amour auxquels nous avions cru un moment, auxquels nous croyons peut-être

encore, nous soupirons involontairement tous trois, et nous murmurons : Pauvre Mathilde ! pauvre Fanny !

F. C.

ANTONIA.

I.

LES ORGUES.

C'était en 1809, au mois de juin, en Espagne et dans une église d'Espagne, toute embaumée des parfums de l'encens, du jasmin et des roses. Il était quatre heures du soir, et l'église était déserte. Un vieux moine et un brillant officier de hussards français pénétraient dans le temple par la partie voisine du chœur. Ce moine était le frère musicien du couvent de San-Evandro à Lebrica on l'appela : Ambroise ; cet officier était le baron Emile de Tersie, capitaine dans le régiment cantonné à Lebrica. Homme du monde accompli et rude militaire, aussi distingué par la délicatesse de ses manières que par la pesanteur de ses coups de sabre, le jeune baron était le type le plus parfait de l'officier de hussards, cet Alcibiade des armées françaises. Il était blond ; sa taille haute et bien prise se dessinait avec grâce sous le dolman chamarré d'or ; son teint avait conservé, sous le ciel des tropiques, la blancheur transparente qui signale les hommes du Nord ; ses traits fins et réguliers s'éclairaient aussi facilement de la joie radieuse des salons que de la leur fauve des jours de combat ; ses yeux étaient d'un bleu limpide, spirituels et pénétrants quand il souriait, perçants et mortels quand il regardait l'ennemi. Beau, généreux, brave comme un lion, vif, aimable et fier comme un Français, les femmes les plus sages cédaient dans leur cœur aux séductions de sa personne, et les plus vieilles moustaches du régiment tremblaient devant son regard. Avec tout cela il était musicien comme un Allemand et portait au plus haut degré le talent de l'improvisation. C'est dire assez qu'en Espagne le jeune capitaine était plus à plaindre que tous ses camarades, saturés d'ennui et altérés de distractions ; car il était en outre affamé de musique. C'est expliquer aussi comment il avait fait connaissance avec le frère Ambroise et avec l'orgue du couvent, comment et pourquoi il entra dans cette église et se dirigeait vers l'instrument religieux.

Au même instant, un troisième individu entra par l'extrémité opposée. C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, vêtu en bourgeois, avec toute l'élégance que les modes françaises avaient pu introduire dans la Péninsule. Il était petit, mais de complexion robuste et nerveuse ; d'épais favoris noirs encadraient son visage brun, aux traits prononcés, à l'expression vive